

Présente

LES GAUCHES & LE PEUPLE

par

.....
EMMANUEL BOUCHAT & OLIVIER STARQUIT • 2012

ALORS QUE D'AUCUNS TENDENT À EXHORTER LES PARTIS SOCIAUX-DÉMOCRATES À NE PLUS CONSIDÉRER LES CLASSES POPULAIRES COMME LEUR CŒUR DE CIBLE ET, PARTANT À LES ABANDONNER À LEUR TRISTE SORT, NE SERAIT-IL PAS AU CONTRAIRE JUDICIEUX, SOUS RÉSERVE DE L'EXERCICE D'UNE REDÉFINITION DU VOCABLE, D'INVOQUER ET D'IMPLIQUER À NOUVEAU LE PEUPLE DANS UN PROJET DE SOCIÉTÉ ÉMANCIPATEUR ET PROGRESSISTE ?

AVANT D'ENTRER DANS LE VIF DU SUJET, il peut également être avisé de souligner que nous utilisons de manière sommaire le terme générique « la gauche » par facilité de langage pour désigner les gauches. De même, pour nous, le vocable de peuple ne désigne pas « une essence homogène (négative ou positive) mais un problème et une construction¹ ». Ceci étant posé, entrons dans le vif du sujet.

À l'occasion des élections présidentielles en France, un *think tank* social-démocrate² a préconisé au Parti socialiste français de cesser de se préoccuper des classes populaires, si d'aventure ce dernier souhaitait emporter la mise. Cette exhortation était-elle judicieuse ? La gauche devrait-elle chercher son salut parmi d'autres couches de la population et cesser de s'adresser aux classes populaires, ou bien lui faudrait-il au contraire reconstruire une gauche populaire centrée sur les gens modestes ? Si la réponse à cette dernière question est positive, est-ce pour autant envisageable ?

Jean-Claude Michéa évoquant le penseur de la décence ordinaire qu'est George Orwell, estime qu'il n'y a pas d'hésitation à nourrir. En effet, « il devrait être évident qu'une propagande socialiste n'a de sens que si elle s'adresse d'abord à ces "gens de peu" dont la préoccupation première n'est certainement

.....
1 Philippe CORCUFF, *La gauche est-elle en état de mort cérébrale?*, Paris, Textuel, 2012, p. 36.

2 *Terra Nova*, www.tnova.fr.
Voir à ce sujet l'article « Pour *Terra Nova*, la gauche doit abandonner les classes populaires », disponible sur www.agoravox.fr/actualites/politique/article/pour-terra-nova-la-gauche-doit-93811

pas l'interprétation du *Capital*, mais la vie quotidienne – avec ses joies, ses peines et ses contradictions toujours recommencées. [...] Si, par conséquent, un mouvement qui se veut anticapitaliste se révélait incapable (ou, pire, jugeait “indigne” de ses prétentions intellectuelles) d'ajuster sa propagande et ses formes d'action à l'expérience vécue et à la sensibilité de ces “gens ordinaires” [...], il vaudrait mieux renoncer tout de suite à l'idée d'une révolution socialiste³».

En cette deuxième décennie du XXI^e siècle, cette problématique reste plus que jamais d'actualité. Et s'il n'y a pas de doute qu'elles ont changé, comme le reste de la société, les classes populaires existent toujours. Les ignorer ne les fait pas disparaître. Cela pourrait plutôt avoir comme effet de les rendre sensibles à des vociférations aussi anti-démocratiques que cyniques...

D'un autre côté, Laurent Bouvet, Professeur de sciences politiques à l'Université de Versailles, affirme dans son dernier ouvrage⁴ que la gauche ne gagnera pas sans le peuple, et que les classes populaires constituent la clé d'un pouvoir durable.

En effet, si nous nous accordons sur une définition de la gauche comme aspirant à plus d'égalité, à plus de liberté collective et individuelle et à une volonté de changer le monde dans le sens du bien commun, il est fondamental et cohérent, à la fois politiquement (au sens noble du terme) et stratégiquement, de ne pas abandonner les classes populaires à leur triste sort.

PLACE AU PEUPLE, OUI MAIS LEQUEL ?

Le « peuple », les « classes populaires », sont de retour, évoqués, convoqués, invoqués. Mais de quel peuple parle-t-on ? En effet, dans *Le Grand Robert*, on peut lire que la notion de peuple est très vague et peut correspondre à une ethnie, à une communauté politique [...], à une communauté linguistique, culturelle, religieuse...

« Peuple, sale mot. À croire ceux qui décident pour nous et ceux qui nous informent, le peuple, terme galvaudé, serait la dernière chose dont on aurait besoin à la fin de cette folle année 2011. Peuple, horde ignorante, foule irresponsable⁵... ». Et, menaçant, l'amalgame est vite fait ! Comme si « nous aim[i]ons le peuple tant qu'il reste pittoresque mais nous le maudiss[i]ons une fois tous les quatre ans, à savoir le lendemain des élections⁶ » .

Quel est ce concept protéiforme qui, comme une monnaie fondante, perd de sa valeur si on ne l'utilise pas, ou mal ? Ce concept, le philosophe en fait un principe, l'historien un acteur et sujet de l'histoire et le sociologue le connaît sous la forme des classes et des catégories sociales. Faut-il vraiment le solliciter

3 Jean-Claude MICHÉA, *Le complexe d'Orphée. La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Climats, 2011, p. 67-68.

4 Laurent BOUVET, *Le sens du peuple, la gauche, la démocratie, le populisme*, Paris, Gallimard, 2012.

5 François CUSSET, « Quand le peuple se rebelle », in *Le Monde*, 5 novembre 2011.

6 David VAN REYBROUCK, *Pleidooi voor populisme*, Anvers, Querido, 2008, p. 18.

sous un de ces visages? Faut-il, du point de vue politique, mettre en lui autant d'espoir et lui faire une telle confiance? Les errances totalitaires du xx^e siècle n'auraient-elles pas montré amplement et en quelque sorte, définitivement, qu'on ne pourrait plus en appeler impunément à lui, en notre âge des masses?

Laurent Bouvet, lui, ne renonce pas, et s'attaque à ce mythe moderne certes difficile à cerner: car comme le souligne Benoît Schneckenburger, «le peuple n'existe pas en corps, il est un principe politique et le premier geste politique consiste à le faire émerger comme sujet⁷» d'émancipation et de lutte.

Indissociable de la démocratie représentative, le peuple, selon l'auteur, se présente dans l'histoire moderne sous trois formes originales liées aux différentes représentations du politique dans les sociétés occidentales: nationale, sociale et démocratique. «La cohérence profonde des sociétés occidentales de ces deux derniers siècles tenait à l'existence à la fois symbolique et réelle des trois peuples (national, social et démocratique) et à leur recoupement parfois conflictuel mais toujours créateur de politique. La nation était à la fois le cadre de la démocratie et de la solidarité; le régime démocratique était le meilleur moyen de répondre à des revendications sociales antagonistes sans mettre à bas l'unité nationale et la "question sociale" permettait d'organiser le débat politique sur une base d'intérêts rationnels et raisonnables en détournant les revendications identitaires centrifuges⁸».

Mais ce modèle a des ratés, c'est peu de le dire, et la crise des trois «questions» politiques (nationale, sociale, démocratique) a redonné une nouvelle vigueur à la tentation du repli, celle qui conduit au populisme de droite⁹ que l'on observe en Europe occidentale notamment.

De plus, l'auteur dresse le constat de la séparation entre la gauche et le peuple, d'un oubli ou d'un rejet de celui-ci par celle-là. Depuis 1968, en fait, «le peuple, le "peuple de gauche", est devenu un problème pour la gauche, il n'est plus ni sa raison d'être, ni son horizon politique¹⁰».

La question qui se pose dès lors est: comment la gauche peut-elle se rabi-bocher avec ce qu'elle a méprisé et méprise sans doute encore pour une large part? Pour Bouvet, la gauche doit retrouver le sens du peuple, ce qui induit qu'elle doit se doter d'un programme économique et social à la hauteur des attentes, mais aussi d'un projet de société tout aussi cohérent et rassembleur. Et ainsi, «pour les gauches qui visent encore une émancipation sociale, [il s'agit là d']un pari visant à faire naître des convergences entre les classes

7 Benoît SCHNECKENBURGER, *Le populisme, fantasme des élites*, Paris, Éd. Bruno Leprince, 2012, p. 81.

8 Laurent BOUVET, *op. cit.*, p. 14.

Il observe au passage que si l'on garde ces trois paramètres du peuple, on conçoit aisément que la construction européenne peut difficilement être populaire puisqu'elle n'est ni démocratique, ni sociale, ni bien évidemment nationale).

9 Par populisme de droite, Ernesto Laclau entend ce populisme qui met l'accent sur le rejet de l'immigration, du multiculturalisme et où l'affirmation de l'identité nationale prime sur les revendications sociales.

10 *Ibidem*, p. 169.

populaires ainsi qu'entre les classes populaires et les autres catégories opprimées¹¹ ».

Face à des classes populaires qui font sécession par l'abstention voire par le vote de rejet, la social-démocratie va « stigmatiser sans cesse le peuple, l'accuser de dérives populistes, le condamner moralement en raison d'un comportement électoral qui ne satisfèrait pas des critères établis bien souvent par une élite qui l'a laissé tomber¹² ». Dans ce cadre, comme une autre analyse le montre¹³, le recours à l'adjectif populiste constitue l'outil idéal pour disqualifier et dévaloriser ce peuple déserté et déserteur : il permet de stigmatiser toute référence au peuple, faisant du populisme un terme qui semble privé de toute signification à cause de sa sursaturation médiatique.

À dire vrai, on peut concevoir que « populiste » employé comme anathème témoigne de cette « haine de classe qui trahit cette image profondément négative du peuple¹⁴ ». Tout ce qui gravite autour du peuple est connoté et déprécié, à un point tel que l'on serait tenté de croire que le changement de conjoncture politique et intellectuelle invite à voir dans le peuple « le principal problème à résoudre et non plus une cause à défendre¹⁵ ». Tout ceci pourrait donc corroborer l'hypothèse selon laquelle « toutes ces méthodes de contournement, de dépréciation ou de rejet de la “parole” ou de la “voix” du “peuple” ont un point commun : l'allergie, l'appréhension, la défiance sinon la crainte¹⁶ » que ce même « peuple » suscite.

S'il en est ainsi, il convient d'observer et d'objecter que « si vouloir s'adresser à la majorité du peuple devient gage de populisme, mieux vaudrait sans doute en revenir au suffrage censitaire, ou même ne plus soumettre les questions importantes qu'à l'arbitrage des élites éduquées¹⁷ ». Un changement de régime qui ne dit pas son nom et qui, sous l'égide de l'Union européenne et de ses traités économiques (MES, *Six Pack*, TSCG et *tutti quanti*), est en train de s'installer et de prendre forme peu à peu. Si cet escamotage démocratique ne touche pas que les classes populaires, ces dernières en payent toutefois le prix fort.

Face à ces signaux préoccupants, il semble évident et inéluctable que, pour s'y opposer, la gauche devra absolument impliquer les classes populaires dans la constitution d'un nouveau bloc historique. Quitte à soumettre l'image de ces classes à une réactualisation, tout en veillant à reconstruire une conscience collective, notamment par le biais de l'éducation populaire et par la promotion

11 Philippe CORCUFF, *op. cit.*, p. 36.

12 *Ibidem*, p. 230.

13 Lire l'article d'Olivier STARQUIT, « Le populisme, masque et révélateur de la crise de la démocratie », *Barricade*, 2012. Disponible sur www.barricade.be

14 Jean-Claude MICHÉA, *op. cit.*, p. 240.

15 Annie COLLOVALD, *Le populisme du FN, un dangereux contresens*, Éditions du Croquant, Bellecombès-en-Bauge, 2004, p. 189.

16 Marc CRÉPON, *Élections, de la démophobie*, Paris, Éditions Hermann, 2012, p. 10.

17 Serge HALIMI, « La parenthèse populiste – comment la gauche abandonne le peuple », in *Agone*, n° 31 / 32 – « L'exemple américain », Marseille, 2004, p. 55.

et par la mise en exergue de multiples processus émancipateurs (et ce, aussi au-delà des frontières) suivie d'un retour massif dans le champ politique démocratique de cette majorité qu'est le peuple.

Plutôt qu'abandonner les classes populaires au chant des sirènes de l'imaginaire néolibéral, il serait judicieux de les impliquer dans « la bataille des idées pour [les] soustraire à l'idéologie dominante afin de conquérir le pouvoir¹⁸ ». Ensemble.

EMMANUEL BOUCHAT & OLIVIER STARQUIT, décembre 2012

.....
18 Razmig KEUCHEYAN, « Gramsci – Une pensée devenue monde », in *Le Monde diplomatique*, juillet 2012, p. 3.

Barricade se définit comme un espace public, un lieu dédié à la confrontation des idées, et comme une plate-forme permettant la rencontre des différents mondes militants, du secteur de l'éducation permanente au milieu syndical en passant par le monde académique ou le secteur de l'économie sociale.

Lieu d'émancipation collective et de création d'alternatives, l'asbl Barricade s'est développée depuis 1996 dans le quartier Pierreuse à Liège via diverses expérimentations culturelles, sociales et économiques.

Sa librairie « Entre-Temps », à la fois militante et généraliste, est emblématique du projet. A l'intersection du secteur de l'économie sociale et de l'éducation permanente, elle revendique un fonctionnement autogestionnaire et une finalité culturelle et sociale plutôt que le profit.

Toutes les analyses sur :

www.barricade.be

POUR ALLER PLUS LOIN

QUELQUES LIVRES

Laurent BOUVET, *Le sens du peuple, la gauche, la démocratie, le populisme*, Paris, Gallimard, 2012.

Ce livre prend le contrepied des idées défendues par le *think tank* social-démocrate français *Terra Nova* qui invite le PS français à abandonner les classes populaires. Laurent Bouvet lui, plaide en faveur de la position inverse tout en s'attelant à un exercice de définition de ce que l'on entend par classes populaires.

Philippe CORCUFF, *La gauche est-elle en état de mort cérébrale?*, Paris, Textuel, 2012.

Pour Philippe Corcuff, la gauche (ou les gauches) est en décomposition avancée sur le plan intellectuel car elle est en proie aux stéréotypes, aux préjugés, à une pensée technocratique étroite et parfois même à un anti-intellectualisme. Bref pour lui, les articulations des gauches sont percluses d'arthrite.

Avec des outils empruntés à la philosophie et aux sciences sociales, Philippe Corcuff décrypte les impensés et les automatismes des gauches intellectuellement molles d'aujourd'hui: essentialisme, conspirationnisme, économisme productiviste, nationalisme, étatismes, professionnalisation politique antidémocratique...

Jean-Claude MICHÉA, *Le complexe d'Orphée – La gauche, les gens ordinaires et la religion du progrès*, Climats, 2011.

Dans ce livre, Michéa fait remonter aux années 1900 le tournant qui a vu le ralliement des « rouges, socialistes, communistes, anarchistes » à la gauche républicaine, libérale et progressiste, ce qui a mis un terme à la grande tradition populaire et à l'époque ouvrière.

Ce revirement sévit toujours aujourd'hui et a conquis le champs culturel qui imprègne la France, phénomène qu'il désigne par le complexe d'Orphée, qui interdit tout regard sur notre passé au risque d'être déconsidéré – traité de réactionnaire – par la bienpensance alors que ce regard en arrière, couplé à la décence ordinaire chère à Orwell permettrait peut-être d'arpenter à nouveau des sillons favorables à une vie décente.

COLLECTIF, *Penser à gauche, Figures de la pensée critique d'aujourd'hui*, Éditions Amsterdam, Paris, 2011.

Penser à gauche est le fruit d'une collaboration menée entre les Éditions Amsterdam et *La Revue Internationale des livres et des idées*. Se présentant comme une « boîte à outils », le recueil réfute toute perspective unitaire et assume les tensions, fractures et polémiques. Ainsi des études sur le féminisme figurent à côté de théories de la décroissance dans un bel éclectisme assumé.

Razmig KEUCHEYAN, *Hémisphère gauche, une cartographie des nouvelles pensées critiques*, Paris, Éditions Zones, 2010.

Très bonne introduction aux « nouvelles pensées critiques », soit les tentatives de renouvellement de la théorie politique se situant au-delà du socialisme classique sans en renier cependant les intuitions originelles de combat dans l'histoire pour l'égalité réelle entre les individus.